9578

1 Y 21 983 F

Ural-Altaische Jahrbücher

Fortsetzung der „Ungarischen Jahrbücher"

Internationale Zeitschrift für uralische und altaische Forschung
International Journal of Uralic and Altaic Studies
Journal International des Etudes Ouraliennes et Altaïques
Международный журнал урало и алтаеведения

1297-98-мр.

Iussu Societatis Uralo-Altaicæ una cum præstantibus eruditis

edidit

OMELJAN PRITSAK

Volumen 36 · Fasciculi 3–4 · MCMLXIV

Заказ № 8487 , 65 г. ЗГЕИД, вынос разрешён

1965

AQUIS MATTIACIS · IN AEDIBUS OTTO HARRASSOWITZ

Le Nom propre d'homme «*Qorqut*»: Discussion étymologique

Par Louis Bazin (Paris)

Dans un article récent, très bien documenté et solidement construit, sur «Les noms de personnes impératifs chez les peuples turcs» (Acta Orient. Hung., XV, 1–3, 1962), L. Rásonyi, démontrant de façon indubitable l'emploi fréquent d'impératifs comme noms de personnes turcs, est amené, fort logiquement, à inclure, dans la longue liste qu'il en donne, le nom d'homme *Qorqut*/*Qorqud*, et à l'interpréter par l'impératif de *qorqut-* 'erschrecken' (article cité, p. 240), interprétation qui est d'ailleurs en accord avec le sentiment linguistique des Turcs d'aujourd'hui.

Telle était aussi mon opinion, jusqu'au moment où une rencontre fortuite est venue semer le doute dans mon esprit, en me montrant la possibilité d'une autre hypothèse, tout aussi plausible. A la page 637 a (cf. aussi 638 a) du Dictionnaire Uzbek-Russe de S. F. Akabirov, Z. M. Magrufov, et A. T. Xodžaxanov (publ. de l'Académie des Sciences de la R. S. S. d'Uzbekistan, Moscou 1959), j'ai en effet rencontré l'expression; *qŭr-qut* (= *qor-qut*) avec les sens de 'biens accumulés, richesse, trésor; réserves', et les tournures: *åtadan qålgan qŭr-qut* (= *atadan qalgan qor-qut*) 'richesse laissée par le père', et: *qŭr-qut bŭlmåq* (= *qor-qut bolmaq*) 's'accumuler (richesse, argent, réserves, etc.)'.

Qorqut, et spécialement le fameux sage des Oghouz ‚*Dädä Qorqut* ou *Qorqut Ata*, est-il un personnage ayant mission d''effrayer', ou bien un 'trésor' (de sagesse)? Il nous a paru qu'il y avait là matière à une amusante discussion, que nous offrons en hommage respectueux et cordial à l'éminent turcologue polonais Ananiasz Zajączkowski.

* * *

Rappelons d'abord brièvement les faits historiques. L. Rásonyi (l. c.) signale la plus ancienne attestation connue du nom propre *Qorqud*, en 1156 de l'ère chrétienne: il s'agit d'un émir oghouz mentionné par Rāwandī et par al-Bondārī. Au début du XIVe siècle, Rašīd-ad-Dīn mentionne pour la première fois, à notre connaissance, le poète-conseiller légendaire des Oghouz, *Qorqut*, identique au héros du «Kitāb-i-Dädā Qorqut» connu en Turquie par deux manuscrits du XVIe siècle. En 1482 apparaît le nom du *šäh-zādä* ottoman *Mähmäd Qorqud*, lui-même poète, mort en 1512, fils de Bāyezīd II; *Qorqud* est aussi le nom d'un bey du sandjak de Fülek en 1538 (cf. L. Rásonyi, l. c.). Resté bien vivant aux époques suivantes de l'Empire Ottoman, ce nom est aujourd'hui, sous la graphie moderne *Korkut*, largement répandu en Turquie, où il paraît surtout évoquer le souvenir du légendaire *Dädä Qorqut*. Un exemple intéressant, en dehors du domaine oghouz, est cité par L. Rásonyi: le nom d'homme kazakh *Qorqut-Bay*.

Le témoignage de Rašīd-ad-Dīn nous permet de savoir que la légende du poète-conseiller *Qorqut* était déjà parfaitement constituée, chez les Oghouz, dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Elle doit avoir une certaine antiquité, et il n'est pas impossible que l'émir oghouz *Qorqud*, en 1156, ait été ainsi nommé

en souvenir du fameux «Père *Qorqut*», type du poète inspiré dans la tradition des Oghouz.

Si l'on doit rechercher une signification précise à ce nom de *Qorqut*, il paraît spécialement indiqué d'analyser le caractère dominant de ce personnage plus ou moins mythique, à la lumière des indications nombreuses données à son sujet dans le recueil de récits épiques oghouz, noté par écrit au XVIe siècle, «Kitāb-i-Dädä Qorqut». Or, dès les premières lignes du recueil, le narrateur insiste sur la science infuse et l'inspiration quasiment prophétique de *Qorqut Ata*: «Cet homme était le sage parfait des Oghouz. Tout ce qu'il disait se réalisait. Il donnait toutes sortes de nouvelles du monde invisible. Le Dieu Très-Haut inspirait son coeur». Conseiller plein de ressources, poète vaticinant, le «Père *Qorqut*» apparaît plutôt comme un «trésor» (de sagesse) que comme un personnage redoutable: il n'a jamais les traits d'un guerrier, et, s'il vient à bout des pires adversaires, c'est toujours par son intelligence et par sa force spirituelle, mais non pas en inspirant quelque terreur physique; par exemple, dans ses démêlés avec *Qarčar*-le-Fou (Episode de *Bamsï Bäyräk*), il se tient surtout sur la défensive, n'hésitant pas à fuir dès que *Qarčar* le menace; le «Père *Qorqut*» n'est d'ailleurs pas armé, que l'on sache; il ne se défend que par l'appel à Dieu (qui, sur sa conjuration, retient en l'air le bras de son agresseur), ou par la ruse (en entraînant *Qarčar* dans un parc à moutons, plein de puces). D'un bout à l'autre du recueil, *Dädä(m) Qorqut* apparaît comme un sage plein d'astuce et de bonhomie, comme un poète éloquent qu'anime l'inspiration divine et qui prodigue les plus précieux conseils, et non pas comme une source d'effroi. Or, nous sommes dans un texte où est rappelée constamment la vieille tradition turque et oghouz qui consiste à donner un nom (*ad qo-*) en rapport avec la conduite et les caractéristiques, morales ou physiques, du sujet: ainsi, *Dälü Qarčar*, brute épaisse et sans cervelle, est appelé 'celui qui se durcit', cf. Kāšġarī: *qarča-* 'katılaşmak', et 'le fou'. On comprendrait mal que *Dädä Qorqut*, qui a lui-même, bien souvent, pour fonction de donner aux jeunes garçons des noms en harmonie avec leur personnalité, portât un nom signifiant «effraie!», sans rapport avec sa nature propre.

* * *

Au contraire, l'expression *qor-qut* 'richesse, trésor', conservée en uzbek, nous paraît avoir une signification étymologique qui s'accorde parfaitement avec la conception turque ancienne du poète inspiré.

Cette expression est formée de la juxtaposition (type classique: *av-barq*, hendiadys) de deux noms évocateurs de prospérité et de bénédiction, *qor* et *qut*.

Le second, *qut*, entre, sous des formes diverses, dans des titres et des noms turcs anciens (*ïduq-qut*, *qutluġ*, *qut-bulmïš*, etc.), où il présente une signification religieuse et sociale bien précise: *qut* désigne la puissance bénéfique, d'origine divine, qui assure à son possesseur le succès dans ses entreprises (*Dädä Qorqut*, précisément, est doué de cette puissance). Ce mot est pan-turc, et il a, dès l'origine, une *voyelle brève*, attestée par le rapprochement du yakut et du turkmène (tous deux: *qut*, avec brève) et par la non-sonorisation de l'occlusive finale en osmanli (*qut-ï*, turc moderne: *kut-u*); en tchouvache, le *u* bref est représenté, ici, par la voyelle réduite «*ă*»: *xăt*; les autres dialectes conservent généralement la forme *qut* (on a toutefois: *xut* dans le groupe «khakas»). Le sens de «puissance bénéfique, bonheur» est très largement représenté, avec des nuances diverses

('prospérité, succès, bien-être, etc.'), mais certains dialectes turcs, précisément parmi ceux où les souvenirs de l'ancien «chamanisme» sont restés les plus vivaces, conservent au mot des acceptions religieuses archaïques, dont le rapide examen n'est pas sans éclairer notre problème.

Chez les Yakut, le mot *qut* désigne les éléments vitaux, les «esprits», les «âmes vitales» des hommes et des animaux (chacun étant, normalement, doué de plusieurs *qut*: 3, chez les humains, dans la croyance la plus répandue). On trouve pour *qut* une acception identique dans l'épopée kirhgiz de *Manas* (notamment dans l'épisode d'*Ar-Töštük*), où ces «âmes» sont représentées sous la forme de petits animaux volants, oiseaux ou insectes. La même signification d'«esprit vital» se retrouve dans le *xut* du groupe «khakas», et dans le *qut* des parlers turcs de l'Altaï (cf. RADLOFF, teleut: *qut* «das geistige Leben, die Lebenskraft, Seele, Geistesgegenwart», employé aussi bien pour l'«âme» humaine que pour «les âmes» du bétail).

La représentation du *qut* sous forme d'oiseaux ou d'insectes variés ne doit d'ailleurs pas nous induire en erreur quant à sa signification profonde: l'animal-*qut*, dans sa diversité, n'est que le support matériel d'une «substance spirituelle» unique, qui est aussi censée apparaître sous d'autres formes. Ainsi, PIEKARSKI, dans son Dictionnaire Yakut, mentionne l'expression *kisi quta* («*qut* d'être humain» = *kiši qutï*): «âme humaine que le chamane rapporte, sous forme d'une boule ronde, de toutes les directions de l'espace à l'exception de l'Orient». Plus intéressante encore, dans son archaïsme, est la définition kirghiz du *qut* rapportée par YUDAXIN dans son Dictionnaire Kirghiz: «fragment de matière gélatineuse, de couleur rouge-foncé, qui tombe, à travers le trou à fumée de la tente, dans le foyer, et qui confère le bonheur à celui qui peut l'attraper» (il est ensuite précisé que seuls les gens de bien, les hommes purs, peuvent en profiter: dans la main des méchants, il se change en un morceau d'excrément).

Cette conception kirghiz du *qut* doit retenir notre attention, dans le problème étymologique qui nous préoccupe, par le rapport qu'elle établit entre le *qut*, le trou à fumée de la tente (*tündük*), et le foyer (*qolomto*), ainsi que par sa mention de la couleur «rouge-foncé» du *qut*.

L'interprétation de cette couleur nous paraît aisée, à la lumière de ce que nous savons, par quelques textes anciens et par les enquêtes des ethnographes modernes, sur les croyances turco-mongoles concernant l'«âme vitale». On sait, en effet, qu'elle est généralement conçue comme résidant surtout dans le *sœng*. A notre avis, le radical du nom mongol du «sang», *čisun*, où *-sun* est un suffixe bien connu, remonte à un ancien **tï(n)* (d'où: *či-*) qui est le correspondant exact du turc ancien *tïn* 'esprit vital, vie' (cf. uygur: *tïn-lïg* 'être vivant'). La description kirghiz du *qut*, petite masse gélatineuse rouge-foncé, paraît bien évoquer un caillot de sang frais. Cette hyptohèse se trouve renforcée, du côté mongol, par la description, certainement pleine d'intentions, que donne l'«Histoire Secrète des Mongols» (I, 59) de la naissance de Gengis-Khan: « . . . précisément alors Činggis-qahan naquit. Au moment de sa naissance, il naquit serrant dans sa main droite un caillot de sang qui ressemblait à un osselet» (trad. PELLIOT). Dans ce texte où les moindres détails ont le plus souvent une valeur symbolique et religieuse, il nous paraît presque sûr que cette circonstance de la naissance de Gengis-Khan (la seule qui soit mentionnée, avec la coïncidence historique de la capture du Tatar *Tämüǰin-ügä*) est spécialement retenue pour

démontrer la possession, dès sa naissance, par le futur Khan Universel, de ce pouvoir vital remarquable, de ce gage divin de réussite que les Turcs appellent *qut*, et les Mongols *qutuq* (dérivé du précédent), et qui est notamment conçu, entre autres, sous la forme d'un caillot de sang frais, la «petite masse gélatineuse rouge-foncé» des Kirghiz.

Quant au rôle du trou à fumée de la tente, et du foyer, dans la transmission du *qut*, il est parfaitement conforme aux conceptions cosmiques et religieuses anciennes des Turco-Mongols. Il est bien connu que la ligne verticale idéale qui joint le centre du foyer, dans la tente, à celui du trou à fumée, est un des «axes cosmiques» privilégiés où s'opèrent les échanges entre le monde divin céleste et le monde humain terrestre. Par exemple, pour nous en tenir à l'«Histoire Secrète des Mongols» (I, 21), c'est notamment par «l'ouverture supérieure de la tente» (= le trou à fumée) qu'entrait l'«homme jaune brillant» céleste qui féconda à trois reprises la belle veuve *Alan-qo'a*, ancêtre de Gengis-Khan, qui mit ainsi au monde trois «fils du Ciel», dont *Bodončar*, dixième ascendant en lignée masculine du grand Empereur. D'autre part, la valeur religieuse du foyer, son caractère sacré, sont communs à la plupart des religions anciennes ou «archaïques», en liaison évidente avec le prestige sacré du feu, source de bien-être et de puissance décisive pour l'humanité «primitive». Il n'est pas étonnant que le *qut*, substance vitale d'origine céleste, emprunte, pour venir à l'homme, la voie du trou à fumée, et tombe précisément à l'endroit sacré de la tente qu'est le foyer.

* * *

Le foyer lui-même recèle une substance d'importance vitale pour l'homme, celle qui lui permet de re-créer le feu quand il est apparemment éteint, de le transporter, de le multiplier: cette semence du feu, autre source de puissance et d'énergie vitale, assurant la protection contre le froid – contre les fauves, aussi –, la cuisson des aliments, la métallurgie, etc. . . ., c'est la braise rougeoyante que conserve intacte la cendre chaude, c'est le fragment de charbon ardent, que divers peuples turcs appellent du nom de *qor*, autre élément de l'hendiadys *qor-qut* de l'uzbek.

Le dictionnaire uzbek-russe où nous avons relevé l'expression *qŭr-qut* (= *qor-qut*), et où *qut* figure (p. 632 b) avec les sens de «bonheur» et d'«abondance», nous fournit, pour le mot *qŭr* (= *qor*) (I: p. 637 a) la définition suivante: «petits charbons ardents, légèrement recouverts de cendre; braise». C'est aussi le sens de *qor* en osmanli: «charbon ardent» (Sami Bey), de *kor* en turc actuel: «her tarafı iyice yanıp içine kadar ateş haline gelmiş kömür veya odun parçası »(T. D. K., «Türkçe Sözlük»), et de *ġōr* (avec longue!) en turkmène: *ōtdan ġālyan ovnuq kŏz, ovnuq kŏz ġatïšïqlï kül*, 'petite braise ardente qui reste après le feu, cendre mêlée de petites braises ardentes' («*Türkmen tiliniŋ Sözlügi*», Acad. des Sciences de la R. S. S. Turkmène, Ašxabad 1962, p. 180 b). La forme turkmène offre l'intérêt de signaler l'existence d'un *o long* dans ce mot, dont la forme ancienne doit donc être: *qōr*. La comparaison avec le yakut est, malheureusement, incertaine: il y a un mot yakut *quor / küör* dont la première forme représente bien **qōr*, mais il a le sens de 'saleté, crasse', peut-être dérivé de celui de 'cendre mêlée de charbons', 'scories'; une telle évolution sémantique est loin d'être sûre. De son côté, le tchouvache *kăvar* 'charbon ardent: ardeur' présente une diphthonge qui peut venir aussi bien de *ō* que de *ŏ*, mais le *k-* initial

(et non pas *x*-) est en faveur d'une origine pré-palatale du mot, soit: **kō̆r* (cf. osm. *köz*, turkmène *kō̆z* 'charbon ardent'!), plutôt que **qōr*. Compte tenu de l'alternance bien connue *r* / *z* d'une part, et, d'autre part, de la possibilité, pour un mot turc, d'exister, exceptionnellement, dans les deux classes vocaliques (cf. M. RÄSÄNEN, Materialien zur Lautgeschichte der Türkischen Sprachen, Helsinki 1949, pp. 57–59), ce que l'on constate d'ailleurs pour le yakut *quor* / *küör* (= **qōr* / **kō̆r*), on est amené à considérer comme vraisemblable une communauté d'origine (**qōr'* / **kō̆r'*, d'où 4 formes: **qōr*, **qōz*, **kō̆r*, **kō̆z*) entre les 4 séries suivantes de noms turcs désignant la 'braise ardente':

1°) **qōr*: turkmène *ġōr*, osm. *qor*, kirghiz *qor*, uzbek *qŭr* (cf. yakut *quor* ?);

2°) **qōz*: parlers de l'Altaï (altaï, teleut, lebed, šor, d'après RADLOFF) *qos*;

3°) **kō̆r*: tchouvache *kăvar*; (cf. yakut *küör* ?);

4°) **kō̆z*: turkmène *kō̆z*, osm. et azéri *köz*, saġay, koybal (et «khakas» actuel) *kös*, tuva *xöz*; Kāšġarī a aussi *kō̆z* (longue: avec *wāw*!).

Outre ces avatars phonétiques, le nom turc de la «braise ardente», sous sa forme *qōr*, *qor*, a subi d'intéressantes extensions sémantiques, en deux directions principales: d'une part, l'analogie entre la reproduction du feu par les braises restées sous la cendre, et la reproduction du yoghourt ou des laitages fermentés divers par les fragments desséchés qui en restent, a amené *qōr* (chez Kāšġarī: longue, avec *wāw*!) et sa forme abrégée plus récente *ġor* (en turkmène: abréviation par emprunt interdialectal ? ou par différenciation ultérieure des deux sens ?) à prendre le sens de «ferment du yoghourt ou des boissons lactées fermentées»; d'autre part, le fait que les braises ardentes conservées sous la cendre du foyer permettent de reconstituer, voire de multiplier le feu, dont elles sont en quelque sorte la «réserve», a entraîné les sens métaphoriques suivants: 'réserve (de fourrage ou d'argent), capital' (kirghiz *qor*), 'capital (productif)' (turkmène *ġor*, avec la même abréviation que dans l'emploi au sens de «ferment», cf. ci-dessus). C'est évidemment à ce second développement sémantique que remonte le sens de 'biens accumulés, richesse, trésor, réserves' de l'uzbek *qŭr-qut* (= *qor-qut*), le mot *qut* pouvant lui-même, en uzbek, prendre, employé seul, le sens d'"abondance', comme d'ailleurs le tchouvache *xăt*.

* * *

Les affinités religieuses entre le *qut*, force vitale divine (qui peut parvenir à l'homme en tombant, par le trou à fumée de la tente, sur le foyer), et la braise ardente, *qōr*, force vitale du feu, et peut-être aussi une certaine analogie de forme et de couleur entre le *qut*, petite masse rouge-foncé (sans doute, à l'origine, caillot de sang frais), et le petit morceau de braise rougeoyante nommé *qōr*, jointes à une similitude phonique assez poussée (occlusive gutturale, voyelle arrondie, consonne finale dentale), nous paraissent de nature à avoir provoqué à une date ancienne la formation du doublet *qōr-qut*, conservé par l'uzbek, et qui a de fortes chances d'être à l'origine du nom du fameux poète inspiré des Oghouz, *Qorqut Ata*, ou *Dädä(m) Qorqut*, «le Père *Qorqut*» ou «mon Père *Qorqut*», avec une signification sans doute plus ancienne, et plus religieuse, que celle de l'expression uzbek: 'force vitale divine et vertu sacrée de la braise ardente' seraient les concepts associés pour évoquer le pouvoir religieux du poète prophétique, inspiré par le Ciel, à la verve ardente, riche en fructueux conseils.

Une objection phonétique à cette étymologie pourrait s'appuyer sur l'existen-

ce, en oghouz et en osmanli, à côté d'attestations où la sourde est conservée (*Qorqut*), de formes sonorisées (*Qorqud*: dès 1156!), alors que le mot *qut*, qui a une voyelle brève, ne sonorise jamais son *-t* en oghouz, ni en turkmène, ni en osmanli. Cette objection tombe, si l'on remarque que tous les mots *polysyllabiques* terminés par *-t* présentent, en oghouz, une tendance à la sonorisation de *-t* en *-d* (notamment devant voyelle), que la voyelle précédant *-t* soit brève ou longue: ainsi, l'ancien **qānaṭ* 'aile' devient *qanad* en osmanli, cf. turkmène, *ǧānat*, qui témoigne d'une voyelle longue en première syllabe, et d'une brève en seconde syllabe; il y a d'ailleurs hésitation, en osmanli, entre *qanad* et *qanat*, de même qu'entre *Qorqut* et *Qorqud*.

La sonorisation *Qorqud* nous signale toutefois (dès le XIIe siècle) que le mot était senti comme un dissyllabe, et non comme la réunion de deux monosyllabes: cela paraît bien indiquer que, pour la majorité des Oghouz du XIIe siècle, et, plus tard, des Ottomans, l'étymologie *Qōr-qut*, avec *qut* comme second terme, n'était plus sentie, le doublet *qōr-qut* étant de bonne heure sorti de l'usage courant oghouz et ne se conservant que dans les parlers qui sont à l'origine de l'uzbek (où *qor-qut* se maintient avec un sens proche de son étymologie). Dans ces conditions, il est presque inévitable, en raison de l'existence, d'une part du verbe factitif *qorq-ut-* «effrayer», d'autre part d'assez nombreux noms de personnes tirés d'impératifs, qu'une étymologie populaire par *qorqut*! «effraie!» se soit développée, dès une date ancienne: en ce sens, l'interprétation proposée par L. Rásonyi nous paraît authentique, à partir d'une certaine date; l'attestation, qu'il signale (l. c.), du nom *Qorq-Baba*, visiblement fait de *qorq*!, impératif, et de *baba*, vocatif, est également en faveur de son hypothèse, qui mérite d'être retenue.

En somme, nous nous trouvons en présence, pour le même nom d'homme *Qorqut/Qorqud*, de deux étymologies différentes, aussi recevables l'une que l'autre, mais valables pour deux périodes différentes du développement de la langue et de la mentalité: à une époque archaïque, où l'opposition «longue/brève» en syllabe radicale était encore vivante, et où les croyances «chamaniques» concernant le *qut*, substance vitale d'origine céleste, et la braise ardente, *qōr*, source du feu, étaient encore dominantes, le doublet *qōr-qut* (conservé par l'uzbek) a pu servir de nom propre à un poète-devin des Oghouz (historique ou légendaire), le *Qorqut Ata* ou *Dädä(m) Qorqut* des traditions ultérieures; simultanément, l'impératif *qorqut*! (avec voyelle radicale brève) «effraie!» pouvait fournir un autre nom propre, pour un guerrier qu'on voulait redoutable; plus tardivement (vers le XIIe siècle: cf. l'émir *Qorqud* en 1156), quand l'islamisation des Oghouz a fait reculer les croyances «chamaniques», le sens religieux du premier nom, *qōr-qut*, n'a plus été compris et le mot, conçu comme un dissyllabe (avec tendance à la sonorisation de l'occlusive finale), s'est confondu avec l'impératif *qorqut*! à première voyelle brève (cf. turkmène *ǧorq-* 'craindre', yakut *xort-* 'id.', avec *o* brefs), à la faveur de la disparition de l'opposition «brève/longue» dans la plupart des parlers oghouz (cf. osmanli, turc d'Anatolie, et azéri; seul le turkmène conserve l'opposition); il n'a plus existé alors, dans la conscience linguistique, qu'un seul nom propre *Qorqut/Qorqud*, impératif du verbe factitif *qorq-ut-*, interprété à bon droit comme tel par L. Rásonyi; parallèlement, l'impératif du verbe simple, *qorq-*, a pu servir de sobriquet, par exemple dans le nom *Qorq-Baba*.

Les deux étymologies, celle notée par L. Rásonyi et celle que nous avons exposée, peuvent donc coexister sans se contredire.